

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Geury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

L'HIVER.

RÉVERIE.

Comme le teint d'une femme est blanc, comme sa peau est transparente et légèrement veinée de rose! Comme les boucles de ses cheveux sont fermes et bien dessinées! Viennent, viennent l'hiver et la gelée, et la neige éblouissante!

J'aime à voir nos jolies femmes toutes enveloppées de cachemires et de dentelles, de soies et de fourrures. J'aime ces rhumes légers, ces petites toux gracieuses et coquettes, qui bordent leurs yeux languissans d'un cercle azuré, qui soulèvent, à bonds précipités, leur sein, si bien dessiné sous les anneaux d'un boa noir et lisse comme l'aile d'un corbeau, et lié avec volupté à leur cou de cygne, comme les bras d'un amant à la taille divine de son amie.

J'aime à voir les feuilles, sèches et jaunies, tourbillonner dans les airs, ou rouler en bruissant sur la terre. J'aime ces rues désertes, ces rares promeneurs précipitant leurs pas comme poursuivis par le monde et ses dégoûts. J'aime à voir un brouillard épais, continu, roulant sur les toits comme une mer houleuse, et les clochers de nos églises, ces phares qui semblent interroger l'avenir de leur flèche antique, s'élevant comme des mâts de navire, sur cet océan de nuages. C'est le mirage de la brûlante Afrique, avec tous ses

caprices, ses fantastiques tableaux, dépouillés de leurs cruelles déceptions. C'est un sommeil sublime! On dirait une force mécanique qui suspend le mouvement, jette un crêpe sur la campagne, un dôme de plomb sur les édifices, une incompréhensible léthargie sur les habitans. Vienne, vienne l'hiver!

J'aime à voir l'horizon gris, et, d'un bout du firmament à l'autre, un seul nuage, immense, tel qu'un vaste rideau blanc orné de franges, qui brise et retient les rayons rouges du soleil. J'aime à voir à la terre le costume d'une mariée, et cette enveloppe brillante qui frémit au toucher comme le voile virginal: Vient l'hiver et la neige éblouissante!

Laissez-moi me jeter encore dans mon fauteuil aux grands bras, les jambes étendues nonchalamment; laissez-moi reposer chaudement mes deux pieds sur mes chenets, les yeux fixés sur le foyer où pétille une bûche de chêne qui brûle en flambant; car alors les pensées s'envolent légères et rapides comme ces myriades étincelantes qui s'échappent des tisons ardents. Laissez-moi dans cette rêverie douce et vague, dans cet assoupissement, où les idées vous arrivent comme les murmures du vent dans une cloche immobile, où l'imagination caressée se laisse aller tout entière au souvenir délicieux de paroles confuses d'amour, de sourires langoureux, de bras blancs et demi-nus qui vous attirent avec tendresse! J'aime, j'aime l'hiver!

Le matin, après un sommeil où le souvenir d'une femme, doux reflet d'amour, est venu colorer mes rêveries comme l'arc-en-ciel les nuages du soir, les yeux encore à demi fermés par la volupté, j'admire les fleurs, les caprices de la gelée sur les modestes carreaux de ma chambre d'artiste, tandis que l'eau, glacée dans sa chute, a pris soin d'orner le haut de mes fenêtres de franges d'une blancheur éblouissante. Oh ! que l'on est bien à cette heure dans un vaste fauteuil, devant un feu qui empourpre le visage, près d'une petite table couverte de quelques volumes d'Hoffmann, d'Hugo, de Balzac ou de Janin ! Comme cet air tiède et légèrement assoupissant caresse notre système nerveux ! Un sang frais et calme circule dans les veines ; c'est un laisser aller délicieux, un fantastique mélange des souvenirs du passé, des jouissances du présent, des projets de l'avenir ; c'est une existence à part qui enfante les rêveries les plus bizarres, les plus suaves, les plus impossibles, les plus enchanteresses ; c'est un roman, un drame, un cimetière à côté d'un bal, un baiser d'amour après un massacre ; c'est risible, attendrissant, grotesque, sublime ; c'est un rêve, une jouissance vraie !

Et puis, je pense aux amans devisans auprès du feu ; je ris de leur folie, de leurs sottises croyances, et, sans m'en douter, les yeux fixés sur des charbons ardents, je vois m'apparaître, brillans et radieux, châteaux, fleuves, paysages, victimes, amans, fortune, et tous les rêves de ma jeunesse ; je crée, je détruis et, en un instant, je vois passer devant moi toutes les scènes de la vie ; on dirait une fantasmagorie, un somnambulisme, une vision sans fin, des jeux d'enfer !

Et puis encore, le soir, je me rappelle ces longues soirées passées auprès de ma maîtresse, les bras mollement jetés autour de son cou, pendant que le vent siffle et hurle derrière ma porte bien close, et que quelques parcelles blanches, cristallisées, tombent à nos pieds et s'évanouissent aussi promptement que mes baisers sur son front d'albâtre. Ah ! viennent, viennent l'hiver et la gelée, et la neige éblouissante !

Vous avez vu ce ciel, à la couleur vaporeuse et incertaine, ce soleil faible et timide, la neige qui couvre la terre fatiguée, honteuse de sa pauvreté, et réfléchit une lumière blanche et vive ; les fleuves au repos ; partout du silence : on dirait un éblouissement, la lumière en sortant d'une profonde obscurité, le cahos qui se dissipe, la nature qui essaye de marcher. Mais voilà qu'un soleil jaune et brillant crève au dessus de nos têtes, inonde l'immensité ; la neige fond et disparaît, et la terre se dégage de son linceul. Tout à coup, un murmure sourd et prolongé retentit, suivi d'un craquement terrible, pareil à celui du cratère au moment où le volcan s'élançe en fureur : bientôt le bruit augmente ; c'est un roulement progressif, puissant, plein de menaces et d'épouvante comme le grondement de mille lions furieux ! Un cri part, la foule se précé-

pite, la cloche de détresse tinte avec effroi : partout du tumulte, des voix confuses, des têtes mouvantes, des ponts secoués, et par dessus tout le vaste retentissement de la débacle, pareil au bruissement d'une forêt du nouveau monde que tourmente la tempête : les glaçons se précipitent comme les flots d'un orage, comme le peuple en courroux ; ils se suivent, se choquent, se quittent, se reprennent ; ils s'élançant, ils montent les uns sur les autres avec une agilité et une sorte d'instinct humain qui épouvantent. Alors une masse énorme s'élève brillante et menaçante, passe devant la foule effrayée, comme une montagne diamantée, et s'abîme sous une vague. J'aime ce grand spectacle. Viennent l'hiver et la gelée, et la neige éblouissante !

J'ai souvent entendu conter des histoires merveilleuses : c'était l'hiver, le soir, quand nous nous serions autour du feu, et que les chiens et les chats de la maison dormaient devant le foyer, le museau caché dans leurs pattes ; c'était à la pâle clarté d'un tison qui s'éteignait, quand l'ombre des meubles semblait danser comme une chaîne de fantômes, et que le craquement de leurs panneaux vermoulus, disjoints par le froid, interrompait seul la voix du narrateur ; ou bien, à la lueur vacillante d'une lampe, quand ses reflets douteux faisaient passer le long du mur les ombres des héros de nos contes, les amantes échelées, les époux armés de poignards, et qu'un mouvement de nos têtes suffisait pour faire disparaître et reparaitre ces têtes menaçantes.

Qui nous rendra ces rêves agités de l'enfance, nos vieilles sorcières, nos loups-garous, nos Bohémiens, nos possédés, nos naufragés, nos innocens suppliciés ; ces bruits de chaînes et ces craquemens d'os, et ces terreurs naïves que le jour dissipait à peine ?

J'y pense, et j'y pense souvent à ces veillées : oh ! si nous étions déjà autour d'une cheminée antique dont l'âtre pétillerait sous la ramée, quand la flamme ne brillerait plus et aurait fait place à des charbons étincelans comme le diamant, je vous conteraï une histoire surnaturelle, car j'aime les histoires surnaturelles. Viennent donc l'hiver et la gelée, et la neige éblouissante !

H. C. GAUBERT.

LE DÉLIRE.

A MA GARDE.

Toi qui passes les nuits assise à mon chevet,
Surveillant avec soin mes accès de délire,
Dans ces affreux momens, dis-moi, qu'ai-je pu dire !
Connais-tu mon secret ?

Oui sans doute qu'alors, par un fatal concours
De rage, de fureur, de regrets, de démence,

Pour épuiser sur moi l'excès de la souffrance

Je repasse mes jours.

Ces perfides amis, peu jaloux de renom,
Qui, sous un faux aspect d'intérêt, de tendresse,
M'ont vendu, pour mon or, l'abandon, la détresse,
Ai-je trahi leur nom !...

Pensant encor lutter contre un fer assassin,
Ai-je cru voir mon sang fuir et tacher ma couche,
Sous un bras meurtrier dont mille fois ma bouche
Avait baisé la main ?

J'ai pu me croire aussi sur des flots furieux,
Se rejetant mon corps, jouet de la tempête ;
Passant entre mes bras, roulant dessus ma tête,
Et me cachant les cieux.

T'ai-je dit, n'opposant à mes vœux aucun frein.
Vivant plus dans un jour qu'un autre dans sa vie,
Au luxe, à la grandeur doucement asservie,
Que je connus la faim ?

Que je crus une fois, redoutant l'avenir,
Qu'on pouvait marchander avec son existence ;
Qu'on pouvait dire à Dieu : c'est assez de souffrance !
Et qu'on pouvait finir ?

Mais tu ne réponds pas !.. Je comprends ton refus ;
Non, non, ce n'est pas lui qui cause mon martyre.
Ai-je laissé passer un seul jour sans te dire
Que je n'y pense plus ?

M^{me} H^{ie} d'E.

THÉÂTRES.

La Tour de Nesle.

Voilà du drame vrai ! du drame chaud ! du drame comme Dumas seul sait peut-être en faire ! Aussi quel intérêt git dans cette brillante composition, tableau fidèle des turpitudes royales du moyen âge ! Comme le spectateur se trouve fasciné, malgré lui, par ces scènes qui se déroulent à ses yeux comme les anneaux bigarrés d'un serpent. Il y a là profonde connaissance du cœur, et tableau réel d'une époque dans laquelle on découvre chaque jour un crime inconnu, comme on découvre une statue nouvelle dans les ruines d'Herculanum. Fouiller ce cloaque avec la loupe de l'historien et la plume brûlante du poète, c'est mériter doublement de la génération présente qui a besoin de connaître le passé comme une salutaire leçon pour l'avenir ; et c'est ce qu'a fait l'auteur d'*Henri III* et de *Charles VII*.

Le principal personnage de son drame, est Marguerite de Bourgogne, femme de Louis X, dit le *Hutin*, qui, pour satisfaire ses horribles passions, faisait, dit Brantôme, et après lui plusieurs chroniqueurs, venir

de nuit, à la tour de Nesle, de jeunes seigneurs qu'elle enivrait d'amour et faisait ensuite égorger et jeter à la Seine pour s'assurer le secret. C'est sur cette abominable débauche de reine qu'est bâtie la pièce nouvelle. A côté de Marguerite se groupent, au premier plan, Lyonnet de Bournonville, qui a été son amant favorisé, quand elle était chez le comte Robert de Bourgogne son père, et qui en a eu alors deux fils jumaux. Ce Bournonville reparait ensuite à la cour de France sous le nom de Buridan le capitaine ; c'est lui qui conduit toute l'intrigue, et son caractère est une création très-remarquable ; c'est le *Nicomède* du drame moderne.

Après Buridan le principal personnage est Gauthier d'Aulnay, son fils, autre création ravissante de jeunesse, d'amour et d'entraînement, qui sert à nouer et à dénouer, par la plus intéressante, mais en même temps par la plus horrible péripétie, (péripétie morale pourtant) une action très-compiquée, où l'intérêt va toujours croissant, et qui dure plus de trois heures sans laisser au spectateur un instant d'ennui ou d'indifférence, tant les incidens sont bien amenés, les caractères habilement tracés, les oppositions adroites et le style entraînant de coloris et de couleur locale. C'est un véritable tour de force dramatique que cette composition où toutes les passions jouent le rôle qui leur convient, où tous les sentimens sont à leur place, et où, à cela près d'une seule entrée, (celle de Gauthier dans la taverne d'Orsini), on ne trouverait pas une faute de charpente, pas un mot à retrancher ou à changer, pas une scène à désirer différente.

Je n'essayerai pas de donner une froide analyse d'un si brillant ouvrage ; que peut valoir le dessin au trait d'un magnifique tableau ? d'ailleurs tout Lyon voudra voir *la Tour de Nesle* et tout Lyon sortira de là le cœur oppressé, car c'est un drame qui saisit au cœur.

Les acteurs ont contribué à son immense succès par un ensemble fort remarquable. M^{me} Cosson a très-bien composé le rôle atroce de la reine. Sa physionomie mobile, ses gestes tantôt hardis, tantôt rampans, suivant qu'elle croit devoir redouter ou braver son ennemi, tout a été bien conçu, bien exprimé ; elle a eu surtout au cinquième acte des détails très-remarquables, principalement dans l'expression de ses remords et de ses espérances. Delacroix a embrassé la singulière physionomie de Buridan avec le talent dont il a déjà si souvent fait preuve. On eût pu craindre qu'entre les mains d'un autre ce rôle fût devenu froid et sec, ou simplement trivial ; il l'a nuancé avec un art admirable. Railleur et insolent à la fois, il avait l'imperturbable sang-froid de celui qui peut perdre son ennemi d'un mot, et qui l'écrase à plaisir de sa menaçante supériorité. La scène de la prison, la plus belle peut-être de tout l'ouvrage, celle avec Landry et la dernière entre la



reine et lui, quoique bien différentes de position et de style toutes les trois, ont été par lui également bien rendues, et d'unanimes frémissens dans la salle lui ont prouvé, plus encore que les bravos, que la couronne d'Antony venait de s'enrichir d'un nouveau diamant.

Welch, a mis dans Gauthier, dans cette intéressante et naïve création qui ressort si puissamment au milieu des autres, une âme, une vérité de jeunesse, un entraînement de cœur pur et courageux, qui lui font aussi le plus grand honneur; c'était bien l'amour brûlant, l'amitié irréflectée et expansive d'une âme de vingt ans que le monde n'a pas encore gâtée; son désespoir a été senti, aussi a-t-il été communicatif; c'est ainsi que l'on doit aimer une femme et pleurer un frère! Welch doit seulement se défier un peu de la fréquence, et surtout de la longueur de ses gestes. Il a pris du bon à l'école de Firmin, mais il ne faut pas qu'il lui prenne ses défauts; il doit aussi songer à ménager un peu plus son organe, non dans l'intérêt du public mais dans le sien.

Les autres personnages, quoique secondaires, ont été rendus avec talent, cela n'étonnera pas quand on saura qu'ils étaient confiés à Cossard, Roblin, André, Germain et Gagnon. Le premier surtout a donné au personnage du soldat guichetier et assassin Landry, une physionomie de brusquerie très-naturelle; il a mêlé avec art, surtout dans sa scène du cinquième acte avec Buridan, la stupide dévotion d'un chrétien du 14^{me} siècle avec les habitudes d'un coquin subalterne qui n'a même pas assez de courage pour se moquer franchement de l'autre monde; c'est à la composition d'un rôle qu'on reconnaît toujours le vrai comédien.

Duprez, chargé du rôle original de Savoisy y a déployé un comique de bon ton, un comique incisif, qui tranchait fort bien avec les rôles groupés autour de lui. Son personnage qui serpente fort adroitement à travers toute la pièce, pour ramener le public à de bonnes idées gaies, après des scènes éminemment dramatiques, est d'une bonne facture, et il a su lui donner un cachet de naturel et de vérité fort convenable; il jette surtout le mot avec aplomb et bonheur, et il y a beaucoup de mots de Dumas, qui sont faits pour être dits ainsi.

Volnay des Célestins a même joué, par extraordinaire, le rôle du roi avec une tenue convenable et une bonne diction; aussi le public du Grand-Théâtre a-t-il été beaucoup plus juste à son égard que celui des Célestins. Cela doit le consoler d'une cabale ridicule.

La *Tour de Nesle* me paraît appelée à un long et honorable succès; voilà comment l'école moderne prouve chaque jour à ses détracteurs la puissance de son système, et la haute portée de sa mission. Il ne faudrait pas dix ouvrages comme celui-là pour refouler dans les cartons toutes les friperies secon-

naires de l'ancienne école, et ces ouvrages viendront, si, comme nous l'espérons, Dieu prête vie à Alexandre Dumas. Nous avons foi pour le triomphe de notre école en lui et en l'avenir, car l'avenir et lui sont pour nous.

La représentation, au bénéfice de Félix, qui a eu lieu mardi, aux Célestins, n'avait pas attiré beaucoup de monde, et cela n'est pas étonnant. Le *Bourreau d'Amsterdam* a été usé jusqu'à la corde, et ce n'est pas en exhumant des vieilleries qu'on peut espérer de bonnes recettes. *Perruque et Chandelles* est une parade au dessous du médiocre que n'a pu sauver tout le talent de Breton; il est malheureux même qu'il ait été obligé de le prostituer à une semblable rapsodie que des sifflés bien nourris ont accompagnée aux deux premières représentations, ce qui constitue au théâtre un acte de décès dans toutes les formes.

La *Monomanie* est une petite diatribe en couplets contre l'école moderne. C'est une absurdité directoriale que d'avoir donné ce plat ouvrage, aux Célestins, le jour même où l'école moderne démentait, au Grand-Théâtre, par le brillant succès de la *Tour de Nesle*, les ridicules épigrammes de M. Scribe, qui est beaucoup mieux inspiré quand il se contente de faire de jolis ouvrages sans songer à attaquer personne. Une *Monomanie* n'ira pas loin, car le public ne sera jamais fou d'une si soporifique production; et de deux dans la même soirée! c'est, il faut en convenir, avoir la main malheureuse!

On vend, depuis quelques jours, à Lyon, de fort jolis sacs, auxquels on a donné le nom de sacs *moscovites*. Ils forment à la fois *manchon* et *sac*, et c'est une heureuse invention pour l'hiver. Ce meuble, dont le prix est fort modéré malgré sa nouveauté, est de rigueur, à Paris, pour les élégantes; il le sera bientôt, sans doute, à Lyon. On le trouve chez M. Jacquand, quincailler, place de l'Herberie.

À VENDRE ou à LOUER: une très-jolie PROPRIÉTÉ, située sur le plateau de Fourvières, ayant une vaste et belle maison bourgeoise, agencée et distribuée avec goût et élégance; les plafonds et les tableaux de la galerie ont été peints par d'habiles maîtres. Caves voûtées, souterrains, ouvrages des romains, réservoir à eau de source, se prolongeant par des conduits en plomb, terrasses en amphithéâtre. Les murs du clos sont garnis d'espaliers, jardins potager et d'agrément; salles d'ombrage, allée de charmillles, parterre, labyrinthe, eaux de source, jaillissantes, ne tarissant jamais; une grande quantité d'arbres à fruit.

Jolie petite MAISON, dans la rue Neuve, au prix de 52.000 fr., à vendre de suite.

S'adresser, pour ces deux objets, à M. CHAPEAU, rue des Célestins, n. 6, de 9 heures à midi seulement, (ou par lettres.)